

Macbeth, soleil noir

PHILIPPE CHEVILLEY - LES ECHOS | LE 09/05/2014



Le Soleil a rendez-vous avec la Lune. Ariane Mnouchkine signe un Shakespeare de légende.

« C'est Stratford-upon-Avon ! » s'écrie un connaisseur. En entrant dans le hall du théâtre du Soleil, on est saisi par la beauté des fresques : médaillon géant du grand Will, scènes de la tragédie de Macbeth... Ariane Mnouchkine nous a accueillis en personne à l'entrée de ce pays de Shakespeare rêvé. Et le souffle du poète nous a déjà pénétrés. Côté scène, les sorcières s'agitent derrière un tissu translucide. Une fois tout le public assis, le voile tombe sur une mystérieuse lande écossaise faite d'étoupe et l'aventure peut commencer. Elle sera épique, énorme : tout « Macbeth » en mille couleurs, avec ses sortilèges, ses fantômes, son sang, ses passions, va se déployer dans les grandes largeurs, mobiliser tous nos sens quatre heures durant. Que le mal est joli, joyeux même, quand il est servi avec tant de fougue et de poésie ! Plus de quarante comédiens sur scène, un musicien Merlin (Jean-Jacques Lemètre au milieu de son capharnaüm d'instruments) et des images à couper le souffle...

Sorcières mutant en marionnettes géantes, château de Macbeth tour à tour jardin d'Eden et tente-bunker, salle de réception ivre (Ariane sait même faire tourner les tables), qui devient carrément hanté au retour des sorcières. Et la forêt ? Comment marche-t-elle, la forêt ? Très bien... elle chaloupe même, mais on vous en a déjà trop dit... D'autant que ce « Macbeth » n'est pas un simple (beau) livre d'images. Il est transposé dans le monde d'aujourd'hui, avec ses « décors » design (les salons du roi), ses hordes de journalistes, ses « battle dresses » à la G.I. Joe... Quant aux esprits du mal, ils s'expriment désormais par Internet. Cette actualisation n'entrave pas la magie. Elle rend plus saisissantes l'horreur de la barbarie, qui saigne le monde hier comme aujourd'hui, cette soif de pouvoir maléfique qui façonne les tyrans.

Macbeth et sa Lady, version soleil noir, font froid dans le dos : lui, mélange de brutalité, de pusillanimité, de veulerie, perdant son humanité dans un tourbillon glacé; elle, en grande bourgeoise fêlée, dure, coupante, qui manie la dague comme le sécateur avec lequel elle entretient ses rosiers. Mnouchkine ne triche pas avec le verbe shakespearien : le bruit et la fureur, la rage, la cruauté presque « gore ». Ici, on ne joue pas petit, on joue la tragédie. Avec ce qu'elle a de lyrique, de grotesque aussi (les scènes de

gardiens et de portier). Macbeth a presque la bave aux lèvres à la fin de la pièce; et quand il livre son dernier combat, c'est en démon, pas en héros.

Souffrance de tout un peuple

La « force one " de ce « Macbeth ", c'est sa démesure. Avec 45 comédiens sur scène, la tragédie grandit : ce n'est pas seulement des nobles, leurs châteaux et leurs gens qui souffrent de la tyrannie, c'est tout un peuple. Les déplacements épiques, les changements de décor surnaturels réglés comme un ballet - landes, mers et châteaux escamotés derrière des rideaux de soie gris - renforcent cette sensation de multitude - une foule en colère, qui ploie avant de se rebeller.

Après quatre heures (avec un entracte), on sort ébloui de ce « Macbeth » de légende, épuisé même, comme anéanti par une guerre totale. Et si l'on a du mal à retrouver la sortie de la Cartoucherie dans la nuit, on en est sûr; c'est parce que le bois de Vincennes a marché vers le Soleil, brouillant tous nos repères...

Retrouvez notre analyse portrait « Les 50 ans du Théâtre du Soleil : fils d'Ariane » sur lesechos.fr/lifestyle ●

@pchevilley